plus parler » ; « je n'ai jamais été chrétien ». Rimbaud tente l'expérience du sauvage jeté à la naissance du monde et pour qui sa propre histoire n'est même pas un rêve d'avenir. Ce prodigieux dépouillement laisse du moins comme un résidu, une ultime et suffisante certitude, la perspective de « l'étendue de son innocence », de l'intégrité de sa nature, de sa perfection « dans l'ordre de l'être ». Il s'y accroche, car c'est là l'unique matière qui lui soit offerte où se refaire lui-même. Des *Illuminations* à la *Saison en enfer*, l'« innocence » monte, s'affirme, s'oriente, se cherche encore, dans ces pages corrosives où le monde se désagrège autour d'elle. Autour d'elle, et en elle aussi, car conquérir l'état de pure innocence n'est pas seulement faire le vide dans l'« enfer » ambiant, mais aussi extraire de soi les miasmes sataniques qu'il y mêla. « Je meurs de soif, j'étouffe, je ne puis crier. C'est l'enfer, l'éternelle peine. Voyez comme le feu se relève! Je brûle comme il faut. Va, démon!... C'est la honte, c'est le reproche ici : Satan qui dit que le feu est ignoble, que ma colère est affreusement sotte. » L'enfer, tout ce qui n'est point mon innocence. Satan, l'âme envahissante du monde, présente en moi et qui me torture et m'humilie et me ruine! Lorsqu'il aspire à « posséder la vérité dans une âme et dans un corps », Rimbaud rêve d'expulser de lui Satan. Dégager Satan comme une essence corruptrice, c'est à la lettre, créer ; c'est se faire Dieu. Satan devra au poète d'être libéré de sa condition actuelle de parasite des âmes ; et le poète, à lui-même sa réintégration en la toute-pureté de son être. « C'était bien l'enfer ; l'ancien, celui dont le fils de l'homme ouvrit les portes... Quand irons-nous, par delà les grèves et les monts saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer — les premiers! — Noël sur la terre. » Rimbaud est alors à la veille du silence. Les mots cessent d'exprimer autre chose qu'eux-mêmes, dans leur trouble équivocité. Le « Satan n'est plus » de Hugo se retourne : Satan existe, mais désormais, hors des limites de l'histoire. Satan sort de la condition humaine et retrouve son autonomie angélique ; l'homme par là se libère de sa propre vie. L'ordinaire situation de l'homme qui est de porter sa « charge » de puissance infernale, luttant et composant avec elle, va prendre fin... Et c'est ici probablement le terme de l'expérience romantique : on finit par rejeter Satan hors de tout système d'explication, et on ferme les yeux sur un cauchemar pour échapper à la réalité de sa présence.

Bâle

Paul Zumthor.